

Brèves littéraires

Brèves

Mignonne la chèvre

Hélène Perras

Numéro 79, 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/335ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Perras, H. (2009). Mignonne la chèvre. *Brèves littéraires*, (79), 75–79.

Mignonne arriva à la maison un soir d'été, vers la fin des années 30. Des pattes filiformes et frêles, un corps bien cambré, la chétive bête attirait la pitié. Un tel sentiment pour les animaux était rare à l'époque. On s'apitoyait plutôt sur le sort des pères de famille sans travail; on vivait dans la crainte de manquer de pommes de terre ou de bois de chauffage; d'être frappé par le malheur, comme passer au feu ou mourir de tuberculose. Ces fléaux attiraient davantage les larmes. Tout enfant que j'étais, j'enrangeais la culture et la morale des pauvres gens. L'entourage m'apprenait que la vie était dure pour tous. Et pour moi, une chevrette sous-alimentée n'était pas de la rigolade.

À l'observation, Mignonne mettait au grand jour une vérité : certains animaux ne sont pas gras. Contrairement à la panse rebondie de la vache, aux ventres rondouillards des poules, à l'abdomen arrondi de la chatte, notre chèvre avait les flancs creux et flasques. Cela n'empêcha pas l'adoption.

Je passais des heures à l'observer pour comprendre comment elle était faite. Son pelage luisant, rêche et roux était taché de noir et de blanc. Elle avait la tête en forme de triangle renversé, surmonté de deux cornes rugueuses et noirâtres qu'il ne fallait pas toucher, parce qu'elles étaient pointues, recourbées comme des antennes. En revanche, j'effleurais le velours de ses oreilles, faisant ensuite descendre mon doigt tout près des larges yeux marron énigmatiques, bordés de cils blancs; des yeux qui me fixaient, me renvoyant l'incommunicable. Les naseaux de satin palpitants et humides frémissaient, hérissés de poils sombres; ils exhalaient la vacillante tiédeur de la vie. La mâchoire effilée, étroite, mastiquant toujours de travers, laissait passer un bout de langue furtive. Sous la lèvre pendante et élastique, pointait d'autorité une barbichette saugrenue. De plus, Mignonne

était dotée d'un pis et de trayons. Tettes vraiment ridicules, comparées à celles de la vache, qui les avait longues et élastiques. Une telle bête laitière offrait peu de crédibilité. Mais l'intérêt n'était pas là, si je me souviens bien.

J'accumulais tant de leçons de choses, en observant la chèvre, notant ses humeurs, son odeur, ses bêlements. Son étrangeté me captivait et, en même temps, son comportement, qu'on prétendait imprévisible et dangereux, me faisait peur. J'apprenais la coexistence de la fascination et de la crainte.

Mignonne, donc, nous était arrivée au temps des fraises, comme la parenté des États-Unis. Mon père, maçon de métier, cherchait inlassablement du travail. Lorsqu'il obtenait un contrat, il échangeait son temps contre quelques denrées alimentaires. Que de difficiles négociations ! En pleine dépression économique, les arguments s'empilaient :

– Tu vas passer au feu, ta cheminée est pourrie, prévenait le maçon. Pour refaire ta cheminée, tu me donneras quinze poulets.

– Je te donnerai dix poules au plus, répondait le voisin.

– Tes vieilles poules ne sont pas mangeables ; j'ai une famille à nourrir, ripostait le maçon.

– Ma famille est plus grosse que la tienne, contestait l'autre.

– Alors, tu paies le ciment, Eugène ?

– Non, si je te loge, c'est toi qui le paies, mon Paul.

– Le sable, on pourrait le prendre au ruisseau chez Edmond.

– Bon ! J'vais lui demander dimanche.

Peu de temps après, au petit matin, mon père était parti refaire la cheminée. Il était revenu une semaine plus

tard avec six poulets et trois vieilles poules vivantes, au fond d'un sac de jute. Alors, je compris le lien entre travail et alimentation. Très certainement, Mignonne représentait une pièce dans l'économie de troc de notre famille.

On avait dû palabrer longtemps au sujet de la biquette. Dix fois par jour, je devais la déloger de la margelle du puits où elle grimpait, refusant d'en descendre. Alors, elle bêlait sans arrêt. Il fallait la cueillir, sans s'approcher du muret où des pierres risquaient de tomber dans le noir du puits, et en prenant garde ne pas mettre le pied dans un trou glissant. Perpétuel recommencement : la soulever à bout de bras, la déposer sur ses pattes et enfin la rattacher au poteau. Ensuite, elle allongeait la langue, s'étirait le cou, tirait sur la corde. Arc-boutée, se cabrant, elle finissait par arracher le pieu et persistait à sauter pour faire ripaille. Lors de quelques orgies sacrilèges autour de la maison, on l'a même surprise à brouter le rosier planté jadis par tante Bertha. Parfois, elle ruminait tout le jour quelque chou sacré arraché dans le jardin.

Vers la fin de l'été, au moment de la rentrée des classes, Mignonne ne représentait toujours pas une bonne affaire. Trop jeune, elle ne donnait rien, ni chevreau ni lait. Maintenant grasse comme un chanoine, elle mangeait toute la journée et laissait partout ses billes brillantes et noires. La mécanique digestive de la chèvre me tourmentait depuis quelque temps déjà. Mignonne était devenue comme un moulin vivant qui volait la subsistance de la famille. Les pillages se multipliaient. On était tous terrorisés en pensant aux saccages à venir. Ce gaspillage, je l'interprétais comme autant de légumes en moins sur notre table. Sans compter que le massacre des roses me brisait le cœur.

C'est alors que l'oncle Dalphis nous visita. Il avait l'autorité à l'américaine et l'expérience, jamais démenties. Son vaste savoir impressionnant; il lisait en anglais des publications des États. Je buvais ses paroles. Jadis, racontait-il, il s'était fait encorner par une chèvre, toute pareille à la nôtre. Il en avait eu des « harnies » et des « apandicittes » toute sa vie. Il nous donnait de terribles détails en grimaçant de douleur et en se tapant le front comme pour chasser d'insoutenables souvenirs. D'ailleurs, il savait tout sur les chèvres et sur les autres dangers menaçant les enfants de la campagne. Il s'éloignait du sujet recommandant de ne jamais avaler de noyaux de cerises; très « méchants » pour les troubles d'intestin.

Il fut finalement décidé de rendre Mignonne à son ancien maître. J'étais bien d'accord, quoique perplexe. On me persuada que je ne pouvais plus l'aimer; la bête était menaçante et voleuse! On ajoutait qu'à cause de la rentrée des classes, je ne pourrais plus m'en occuper. La solution parut fort bonne à tous. Le procès de la chèvre était fait. Lorsque la première semaine d'école pointa à l'horizon, Mignonne nous quitta. Engraissée, coincée, ligotée dans un sac de jute, elle retournait vers sa ferme natale.

Quelques jours plus tard, le sac de jute revint à la maison, taché de sang, contenant une fesse et une épaule de veau. Le dimanche suivant, invités pour dîner, Dalphis et sa femme se régalerent, comme nous tous. Un bon fumet se dégageait de la rôtissoire posée au milieu de la table. La joie se lisait sur les visages.

Plus tard, en furetant dans le bahut, je retrouvai le sac de jute et me mis à l'examiner à l'envers. C'est alors que j'aperçus des touffes de poils raidis, rentrées ici et là dans les mailles du tissu taché de sang. Je les reconnus immédiatement. Les poils roux, noirs et blancs collés au sac

étaient ceux de Mignonne! C'était sûr! Je refermai le sac où je m'étais mis le nez. Frémillante, épouvantée, les mains fébriles, je serrais le suaire sur mon cœur jusqu'à m'étouffer! Dans l'horreur de ma découverte, je comprenais le rôle de mon oncle dans l'aimable mise en scène du retour à la ferme. Dès le départ, mes parents auraient traité Mignonne comme une affaire perdue? Que non! La chèvre reçue en guise de paiement, on l'avait engraisnée pour la manger. Voilà! On m'avait impliquée à mon insu dans un ignoble mensonge.

Il m'a fallu du temps pour accepter que nous ayons mangé comme du bœuf ou de la poule, cette chèvre compagne de l'été de mes neuf ans. La fin barbare de la tendre bête croqueuse de roses m'a fait comprendre le sens terrible et quotidien de l'expression « nourrir sa famille », ressassée par les parents les soirs d'été sur le perron.